

David Garrioch, *La fabrique du Paris révolutionnaire* (Paris : La Découverte, 2013), 440 p.

Sophie Abdela

Volume 42, numéro 2, spring 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1025702ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1025702ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)

1918-5138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Abdela, S. (2014). Compte rendu de [David Garrioch, *La fabrique du Paris révolutionnaire* (Paris : La Découverte, 2013), 440 p.] *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 42(2), 64–65. <https://doi.org/10.7202/1025702ar>

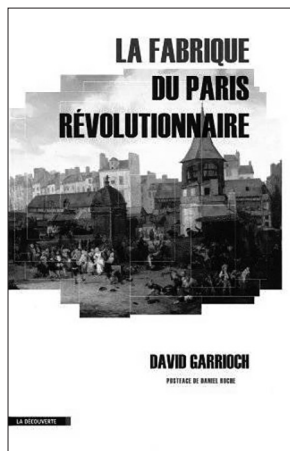
Le tourisme a su se développer malgré la menace ottomane au XVII^e siècle et celle des Habsbourg au siècle suivant, qui obligèrent Venise à une neutralité européenne. Enfin, le chapitre neuf évoque brièvement les développements politiques, économiques, culturels et sociaux de Venise de sa chute devant les armées de Napoléon en 1797 jusqu'à nos jours, où la cité fait face comme jamais auparavant à la menace des eaux montantes de la lagune.

Malgré un traitement de la marginalité et de la déviance incomplet et témoignant d'un léger manque de nuances, Ferraro réussit en grande partie son pari de synthétiser une partie signifiante de l'historiographie sur la cité de Venise. Son livre, richement illustré, représente une synthèse très utile pour tout étudiant, public cultivé ou chercheur voulant se familiariser ou mettre à jour ses connaissances sur l'histoire urbaine, culturelle et sociale de la ville flottante. Comportant une bibliographie bien fournie, Ferraro inclut à son récit des suggestions de lecture et des pistes d'investigations permettant d'approfondir le sujet. De plus, l'inclusion de compléments d'information sur la réalité vénitienne placés à des points stratégiques du récit contribue à humaniser et à alimenter celui-ci.

Shawn McCutcheon
Université de Montréal

David Garrioch, *La fabrique du Paris révolutionnaire* (Paris : La Découverte, 2013), 440 p.

Dans l'ouvrage de David Garrioch, Paris ne fait pas seulement figure de décor : la ville est une véritable actrice, influençant les destins de ses habitants et les événements qui surviennent en son sein. Paris, sous la plume de l'historien, prend littéralement vie. Le titre du livre, *La fabrique du Paris révolutionnaire*, indique d'emblée que l'auteur vise à éclairer un processus, une fabrication, une transformation dont la ville de Paris est la cible première. Le questionnement qui oriente tout le propos de Garrioch s'étend, en fait, sur deux époques, deux mondes, deux Paris : comment la capitale française a-t-elle pu produire la Révolution ? Comment Paris est-il devenu la scène des violences révolutionnaires ? Pour répondre à cette problématique, l'auteur adopte une approche résolument locale : il ne s'agit pas de la Révolution française, mais bien des événements strictement parisiens dont Garrioch réaffirme le caractère particulier. C'est donc dans la ville qu'il cherche des réponses à ses questions ; son histoire culturelle et sociale s'inscrit dans le long terme et vise à comprendre la Révolution à travers les changements du Paris du 18^e siècle, le but avoué étant de dépasser les thèmes particuliers pour exposer le fonctionnement de la



ville dans sa globalité. Car, selon lui, ce sont les transformations de toutes les facettes de la vie des Parisiens à travers le 18^e siècle qui ont rendu la Révolution possible. C'est pourquoi son argumentation se présente comme englobante, ne voulant rien laisser de côté : y sont abordés les évolutions démographiques, les transformations de la vie matérielle, l'apparition de nouvelles idées, les changements dans les domaines religieux, politique et institutionnel, ainsi que la naissance de diverses pratiques sociales nouvelles. Tous ces éléments auraient eu des effets durables sur la société et la culture parisiennes, sur les façons qu'avaient les Parisiens de penser et de se penser, et auraient ainsi permis l'éclosion des événements révolutionnaires et des violences qu'ils ont entraînées.

L'argumentaire de Garrioch dessine lentement les traits d'une transition, d'un glissement d'une société coutumière d'Ancien Régime vers un Paris transformé. Les changements commencent réellement à s'opérer vers 1750. Avant cette date, l'ordre social de Paris est basé sur la coutume. Ainsi, la vie des Parisiens s'organise d'abord et avant tout autour du quartier et de la paroisse qui forment les unités de base des réseaux sociaux : c'est là que se nouent et se dénouent les solidarités urbaines, que sont vécus les longues routines de la vie comme ses spasmes et ses tragédies. Le Paris coutumier est aussi un monde de corporations : cultures de quartier et de métier se complètent pour façonner l'identité de chacun et pour former une culture authentiquement parisienne. Avant 1750, Paris est également régi par un principe de hiérarchie profondément ancré dans toutes les strates de la population urbaine. Cette hiérarchie, ponctuée de diverses marques de déférence, guidait l'établissement de liens entre le peuple et l'élite tout en maintenant « chacun selon sa condition ». Le quartier, les corporations et la subordination étaient les principes clés du maintien de l'ordre social urbain du Paris coutumier et lui permettaient de s'autoréguler par sa propre économie morale.

Or, à partir de 1750, ces principes ont été ébranlés par plusieurs facteurs et cette autorégulation est entrée en conflit avec d'autres conceptions de l'ordre. L'intrusion toujours plus profonde de la police dans le tissu social a suscité méfiance et mécontentement ; le développement des réseaux d'information et l'apparition de l'opinion publique ont largement débordé les limites anciennes du quartier tout en participant à l'intégration physique de la ville et en permettant une activité populaire unifiée ; la sécularisation de la société parisienne et le déclin de l'autorité du clergé, encouragés par la crise janséniste des années 1720 et 1730 (élément primordial selon Garrioch), ont transformé la religion en une affaire intrinsèquement personnelle ; et finalement, les liens coutumiers entre les élites et le peuple ont été rompus. De sorte qu'à la veille de la Révolution, la vie des Parisiens s'était trouvée transfigurée, leurs repères traditionnels avaient disparu et la confusion des rangs troublait les liens hiérarchiques qui avaient autrefois permis à la ville de s'autoréguler. Les tensions sociales, à la fin du siècle, étaient plus profondes et le potentiel de violences s'en trouvait d'autant plus accru. C'est dans ce contexte exacerbé que le Paris

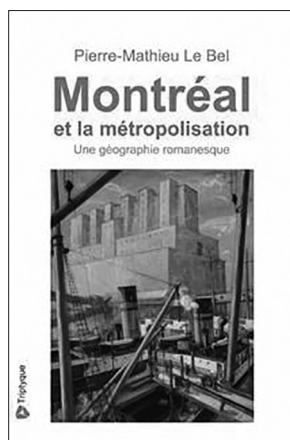
coutumier a cédé la place au Paris «révolutionné», théâtre de la fureur d'une société et d'une culture transformées.

La fabrique du Paris révolutionnaire nous présente cette dense argumentation dans un style très fluide qui multiplie les exemples et les anecdotes, rendant ainsi la lecture tout à fait aisée. Partout, un grand effort est déployé pour apporter des nuances qui rendent aux réalités sociales et culturelles leur complexité inhérente : à Paris, rien n'est statique et les groupes, que les historiens présentent trop souvent comme monolithiques, sont parcourus de fissures. Ces nuances rendent à la société parisienne sa variété de teintes tout en solidifiant le propos de l'auteur. Il en va de même pour l'effort constant de Garrioch de présenter, en toutes circonstances, la voix des femmes, leurs modes de vie, leurs rôles dans la société et dans les divers groupes dont elles faisaient partie, démarche qui enrichit d'autant sa démonstration et qui multiplie les tableaux. On perçoit également que le travail en archives a été immense : en plus d'évoquer les mémoires célèbres de Mercier, Hardy, Ménétra et Restif de la Bretonne, il met à contribution des récits de voyage, de nombreux rapports de police – avec tout ce qu'ils peuvent offrir de croustillant –, les archives notariales et la collection Joly de Fleury. Ces sources sont bien utilisées et très variées. On déplorera toutefois que l'auteur n'ait pas mentionné quelle démarche il avait empruntée lors de leur dépouillement et quelles orientations avaient guidé ses choix. Il demeure néanmoins que, sous la plume de David Garrioch, l'Ancien Régime et la Révolution, bien loin de s'exclure l'un l'autre, s'éclairent. Paris, véritable personnage de sa propre histoire, a donc encore beaucoup à nous dire.

Sophie Abdela
Université du Québec à Montréal

Pierre-Mathieu Le Bel, *Montréal et la métropolisation : Une géographie romanesque* (Montréal : Éditions Triptyque, 2012), 212 p.

Ce livre, présenté à l'origine comme thèse de doctorat en géographie, tente de répondre à la question de la représentation de la métropolisation dans les romans québécois contemporains dont l'action se déroule à Montréal. L'auteur a, pour ce faire, recours à une démarche de géographie littéraire, soit une utilisation des romans non pas en tant que fins ou objets en eux-mêmes, mais plutôt en tant que composantes d'un corpus, traité comme un tout. Ce corpus est composé de 57 romans d'auteurs différents, presque tous publiés à Montréal, et parus à une exception près entre 2002 et 2006. Ils ont été sélectionnés pour avoir été présentés dans les pages culturelles



du quotidien *La Presse* ou de l'hebdomadaire *Voir* entre 2003 et 2006 et parce que l'action se déroule dans le Grand Montréal au tournant du XXI^e siècle. La perspective adoptée est donc a-historique ; les romans traités sont contemporains, pour y retrouver Montréal à l'ère de la métropolisation, et non à celle du fordisme ou de la Révolution industrielle.

L'auteur se laisse bien guider par son contenu plutôt que de tenter d'en redéfinir les contours pour qu'il serve des fins prédéfinies. Après s'être familiarisé avec les romans sélectionnés, il a effectué une deuxième lecture de son corpus à l'aide d'outils d'interprétation comme la phénoménologie de la mémoire et la théorie de l'acteur-réseau. Sa discussion méthodologique autoréflexive sur l'analyse discursive avec le roman comme matériau, à la lumière de sa pertinence accrue et des risques qui y sont associés, atteste du sérieux de sa démarche. Il use d'une approche face à la ville en trois axes : 1) ses limites ; 2) sa fragmentation ; et 3) sa connectivité. Les trois chapitres d'analyse de son livre reprennent cette division.

Le chapitre 2, « Les territoires mémoriels de la ville », conclut à l'existence de pratiques de la mémoire différenciées selon les milieux (la ville, la banlieue et la campagne) : l'anamnèse au centre, le trou de mémoire en banlieue et la commémoration à la campagne. Le chapitre 3, « Enquête sur un casse-tête urbain », relève que la fragmentation urbaine est mise de l'avant dans l'opération de décodage de la ville, de sa mémoire et de ses pratiques par les divers détectives en vedette dans les romans policiers analysés. Le chapitre 4, « Connectivités métropolitaines », note que la multiplication des connexions et l'intensification des réseaux entre individus sont concomitantes voire corrélées à l'atténuation ou la distribution de leurs migrations. Enfin, le chapitre 5 fait office de bilan de l'ouvrage et met en lumière, quoiqu'un peu maladroitement, la grande hétérogénéité de Montréal telle qu'elle est présentée dans les romans analysés.

Les liens tissés par l'auteur entre le matériau utilisé et les pistes analytiques qui en sont tirées sont toutefois fréquemment ténus. Il « pose la question » de la métropolisation à son corpus, mais les réponses qu'il en tire sont vagues, hétéroclites et seulement relativement instructives à l'issue d'un certain effort de contorsion analytique paraissant par moments excessif et dont les résultats convainquent peu. Le grand écart intellectuel qu'il souhaitait effectuer entre la métropolisation territoriale et politique, la géographie sociologique de Montréal et le contenu des romans retenus apparaît d'emblée comme une entreprise périlleuse et le fruit de ses analyses confirme cette présomption. Son livre constitue une bonne revue littéraire des romans publiés il y a une dizaine d'années et utilisant Montréal comme théâtre ainsi qu'une intéressante exploration sociologique des lieux de violence et de mémoire du Grand Montréal mis en scène dans ces romans, mais le fil conducteur de la métropolisation montréalaise s'en trouve le plus souvent renvoyé au second plan au fil des analyses beaucoup plus littéraires que géographiques. Sa très longue analyse a-territoriale et décontextualisée du roman policier en tant que genre littéraire singulier en constitue